



HAL
open science

De paysages en mirages : panoramas du Caire ville orientale

Anna Madoeuf

► **To cite this version:**

Anna Madoeuf. De paysages en mirages : panoramas du Caire ville orientale. *Annales de géographie*, 2003, 631, pp.243-259. halshs-00005322

HAL Id: halshs-00005322

<https://shs.hal.science/halshs-00005322>

Submitted on 2 Jul 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anna Madoeuf, URBAMA, Université de Tours

MADOEUF Anna, 2003, « De paysages en mirages : panoramas du Caire ville orientale », *Annales de Géographie* n° 631, Paris, Armand Colin, p. 243-259.

De paysages en mirages : panoramas du Caire ville orientale

Résumé : Le Caire est une ville visitée et décrite depuis fort longtemps. De la Citadelle, belvédère privilégié, de nombreux Voyageurs ont commenté le panorama qui s'offrait à eux, du XVI^e siècle aux années 70. Cependant, les relations de cette cité rêvée, fantasmée, semblent se composer selon une trame relativement immuable. L'essence du récit se perpétue, ce que le temps modifie, altère, l'imaginaire le recompose. Le Caire, ville mythique, représente un modèle de ville orientale éternelle, son paysage se fait alors mirage.

Mots clés : Le Caire. Panorama. Ville orientale. Paysages urbains. Représentations. Voyageurs.

Abstract : Cairo is a city that has been visited and described for a long time. From the 16th century until the seventies, many travellers have commented the panoramic viewpoint of the Citadel belvedere. However, the accounts of this city of fantasy and dreams seem to be composed according to a quite unchanging framework. Cairo, mythic city, represents a model of oriental and eternal city, its landscape becomes a mirage.

Key-words : Cairo. Panorama. Oriental city. Urban landscapes. Images. Travellers.

Le Caire est, depuis longtemps, une étape de voyage, un lieu de passage, une destination de voyage, une cité connue, parcourue, visitée et revisitée. La ville a suscité

une multitude d'écrits, elle s'est imposée comme sujet et objet de récits, est devenue un lieu commun de l'imaginaire.

C'est cette image qui nous intéressera ici, en compulsant ces relations ce n'est pas l'histoire du Caire que nous nous proposons de découvrir, mais celle de son reflet, au travers d'un genre, celui de la description panoramique, qui suppose un survol global et distancié de la ville, la quête d'un horizon et d'un paysage de synthèse.

Pour ce faire, nous nous posterons à la Citadelle, quelques siècles sur le même site, en regardant dans la même direction, où nous observerons à peu près le même panorama de la fin du XVI^e siècle à celle du XX^e. De Jean Palerne (1581) à Oleg Volkoff (1971), le paysage urbain fait preuve d'une étrange constance, d'une déconcertante stabilité.

Les sources utilisées pour cette exploration forment un corpus regroupant récits et guides de voyages (anciens et contemporains), ouvrages de vulgarisation sur l'Égypte ou encore *Géographies universelles*. Pour rédiger une histoire du paysage cairote il faudrait tabler sur une certaine validité des récits de voyage, constituer un corpus extrêmement vaste, croiser tous les éléments informatifs que l'on peut en extraire, mais aussi les mettre en parallèle avec d'autres sources historiques. Par ailleurs, un travail affiné nous montre que du XVI^e au XX^e siècles, il existe deux traditions nettement différenciées de perception de l'espace du Levant, selon que l'on est français ou anglais¹. On aurait tort, dans ces conditions, de considérer la production des voyageurs comme une masse indifférenciée.

Cependant, il ne s'agit pas ici de prétendre effectuer un travail de reconstitution historique, ni de rechercher une quelconque véracité, mais de repérer les structures de l'élaboration des représentations de la ville. Ajoutons que la longue durée rend aléatoire

¹ Cf. Jean-Charles DEPAULE (1994) il s'agit dans ce cas précis de l'espace domestique, mais on peut supposer que la perception de l'espace en général est sujette à des variations en fonction de l'origine des voyageurs.

l'exhaustivité du corpus (plusieurs centaines d'ouvrages en ce qui concerne les relations de voyage). On pouvait envisager de réduire la période d'observation, mais cet essai perdait alors son sens premier. Aussi, nous avons travaillé de manière relativement empirique, en nous référant aux recensions et analyses méthodiques élaborées, pour diverses périodes, par les historiens qui ont utilisé ces écrits comme sources et en ont établi des typologies².

Vouloir embrasser et balayer la ville d'un regard, la voir assemblée, en découvrir la forme et l'allure générales, relève d'un désir ancien, émanant essentiellement d'étrangers à la ville, voyageurs-visiteurs en quête d'impressions globales. Pendant longtemps, la perception du panorama dans sa réalité visuelle a été l'unique expérience possible d'un paysage total, puisque les premières représentations iconographiques montrant la ville du Caire sont des *vues à vol d'oiseau*, dont l'originale semble être celle de Matheo Pagano, datée du début du XVI^e siècle. Ce mode d'expression restera en vogue jusqu'à l'apparition du plan détaillé de la ville, dont le premier est réalisé par Carsten Niebuhr au milieu du XVIII^e siècle³.

L'altitude, qui permet un survol en perspective, n'est pas la seule condition pour que d'un lieu émane un panorama, source d'inspiration supplantant, dans cette fonction, d'autres éminences. Une subtile combinaison des critères de mise en scène du paysage convoité est nécessaire à son observation : lumière, orientation, proximité des formes, ordonnance des champs visuels, etc. Au Caire, c'est la butte de la Citadelle⁴, au sud-est de la ville, qui s'impose comme le belvédère favori des « voyeurs » de la ville, qu'ils veuillent la représenter ou juste la contempler. Plus rarement, leur choix se porte sur un

² En particulier les travaux de Pierre-Herman DOPP (1950) et de Gaston WIET (1969) sur les voyageurs du moyen âge, de Stéphane YÉRASIMOS (1985 et 1991) pour ceux de la période ottomane, et de Maurice MARTIN (1991) pour le début de la description moderne de l'Égypte.

³ Il sera publié en 1776 dans sa relation de voyage.

⁴ Sa construction date de la fin du XII^e siècle.

minaret, le flanc de la colline du Muqattam⁵ ou, plus récemment, sur le plateau des Pyramides. Par le cumul de ses représentations littéraires ou iconographiques⁶, cette vue de la Citadelle, depuis la terrasse jouxtant la mosquée de Muhammad 'Alî, s'est élevée au rang de paysage urbain de référence, de site. Point de passage obligé des touristes, ce panorama consacré par la récurrence de son apparition sur les éventaires de cartes postales de la capitale a même été estimé et classé dans un système de valeurs paysagères puisque le *Guide Bleu* le gratifie d'une étoile, laquelle correspond selon une hiérarchie des sites, paysages et curiosités, à l'appréciation « remarquable »⁷.

De nombreux écrivains-voyageurs sont allés y contempler la ville, sans pour autant transmettre de description, parfois comme Anthoine Morison à la fin du XVII^e siècle, juste pour s'assurer qu'elle n'était pas plus grosse que Paris. Les premiers témoignages sont en général extrêmement succincts — sans être synthétiques — et présentent un aperçu fort sommaire de la ville.

« De là on peut découvrir une bonne partie de la ville, & du pays : regardans sur la ville, nous voyons un tres-grand nombre de tournelles par eux appellées Minerests, qui sont à leur Mosquée au lieu de clochers. » (Jean PALERNE, 1581, p. 64).

Ces commentaires que l'on peut trouver banals ou simplistes apparaissent surtout comme spontanés lorsqu'on les met en perspective avec ceux qui leur succéderont, de plus en plus recherchés et érigés en exercices littéraires. Souvent élaborés selon le mode comparatif, en référence à un monde supposé meilleur, ils sont, de ce fait, départis d'excès d'enthousiasme et entravés de réserve obligée : Le Caire se doit d'être moins gros que Paris et les mosquées plus petites que les églises.

⁵ Nom du plateau situé à l'est du Caire.

⁶ Voir l'article de Jean-Luc ARNAUD (1991) consacré à la variété du corpus iconographique représentant soit la vue depuis la Citadelle, soit la forteresse elle-même.

⁷ *Guide Bleu, Égypte*, 1956, p. 268

« [...] au bas du Chasteau sont deux grandes places, l'une destinée à la course des chevaux qui est la plus longue, & l'autre moindre où l'on tient un marché, & à laquelle est la plus belle Mosquée dont les murailles sont véritablement fort hautes, mais ce n'est rien en comparaison des Eglises de la Chrétienté. » (Balthasar DE MONCONYS, 1646, p. 169.)

Jean Coppin prétend que « pour estimer cette Ville, il ne la faudroit considerer que d'une hauteur voisine & n'y jamais entrer, car les ruës au dedans sont confuses, sans niveau & sans proportion ». Assorti des atermoiements de rigueur, peu détaillé, son témoignage est cependant le premier qui, sur le mode impressionniste, suggère une esthétique d'ensemble, une harmonie de formes et de couleurs ; il séduit par sa révélation d'une composition paysagère, alternance rythmée de tonalités majeures : celles des minarets, celles des palmiers. On trouve, dans ce texte original, la source d'inspiration de nombre de descriptions ultérieures, et l'essence de la représentation des séquences du paysage cairote.

« [...] c'est néanmoins une des plus agréables choses que l'on puisse regarder lorsqu'on le découvre d'un lieu éminent ; l'aspect n'en est peut-estre pas tout-à-fait si magnifique que seroit celui de la Capitale de nôtre France, mais l'on diroit qu'il y a quelque chose de plus riant & qui plaît davantage, ou du moins est-il plus singulier & plus nouveau pour les Européens. Ce grand agrément provient de la multitude des tours des Mosquées blanchies, qui ont chacune trois ou quatre rangs de balustres ; elles paroissent comme entrelassées avec le beau vert de quantité de palmiers fort hauts qui sont dans les différents jardins de la Ville, & sur le faiste d'une partie des maisons y ayant un endroit balustré, dont le couvert est soutenu de piliers, tout cela joint ensemble fait un certain rapport d'objets, & une charmante diversité qui satisfait infiniment la veuë. » (Jean COPPIN, 1638, p.184.)

Panorama : mode d'emploi

Le panorama, dont l'étymologie grecque signifie « qui montre tout », prend ici valeur de paysage « synthétique », selon la formule de Pierre George⁸, puisque ses commentaires croisent la description d'une apparence et l'expression d'une perception. La vision distanciée, qui fait la ville étalée, déroulée, aplanie, et surtout ordonnée, est d'autant plus intéressante qu'une des critiques récurrentes faites au Caire est le manque d'ordre. Là, lorsque l'on embrasse le vaste espace, lorsque l'on voit nettement une composition en une succession de plans depuis la cité jusque ses alentours, la ville devient un paysage signifiant. Ainsi, cette vue, tant de fois exprimée, a désormais valeur de représentation, et deviendra conservatrice de la symbolique du Caire.

La ville vue d'en haut, englobée, s'appréhende alors comme une composition, un spectacle, et il faut pour cela des conditions précises. Aussi, chacun recommande une heure, une saison, ou encore, comme Nerval, l'instant particulier d'un soir de fête ; autant de moments propices à l'élaboration d'une mise en scène et d'une théâtralisation.

« C'est au pied de la mosquée de Méhémet-Ali et de la terrasse de la Citadelle qu'il est beau de voir se lever le jour sur Le Caire à moitié endormi » assure Gobineau⁹ ; mais, selon Charmes : « c'est au clair de lune qu'il faut admirer, du haut de la citadelle, le Caire endormi au bord du Nil »¹⁰. Alors que Volkoff préconise d'autres lieux et temps : « c'est du haut du Moqattam, [...] qu'il faut contempler, par une journée d'été, cette ville, pour en saisir toute la magnifique complexité »¹¹, Lane-Poole opte pour le classicisme de la Citadelle et le romantisme d'un coucher de soleil. Enfin, de manière plus prosaïque, le *Guide Joanne* recommande à ses lecteurs de profiter du panorama plutôt en matinée, car le soir, « les brumes couvrent la plaine des Pyramides »¹².

⁸ Pierre GEORGE, *Dictionnaire de la géographie*, 1970, p. 336.

⁹ Arthur DE GOBINEAU, 1855, p. 41.

¹⁰ Gabriel CHARMES, 1889, p. 72.

¹¹ Oleg VOLKOFF, 1971, p.12.

¹² *Guide Joanne, Itinéraire de l'Orient*, 1888, p. 311.

« Etre élevé au sommet », écrit Michel de Certeau, « c'est être enlevé à l'emprise de la ville »¹³. Même si le belvédère de la Citadelle fait figure de modeste sommet, (son altitude est inférieure à cent mètres), il domine toutefois la cité et permet le surplomb et la distanciation, combinaison nécessaire à la recherche harmonique. Le panorama s'avère parfois une double revanche, celle de l'observateur, qui enfin peut maîtriser et dominer la ville, et celle de cette même ville qui peut se révéler telle que désirée. Enfin, la cité n'est plus éparse, mais rassemblée, elle peut répondre à l'attente imaginaire de ceux, tel Nerval, dont la rencontre avec Le Caire s'est avérée une déception.

Le Caire se déploie dans un cadre structuré par des éléments fortement contrastés : le Nil, au centre de la composition, fait figure d'identifiant majeur à partir duquel se placent la ville, la campagne, puis le désert ; parallèles au fleuve, deux horizons symétriques : au levant, les falaises du Muqattam ; au couchant, le plateau des Pyramides. La même vue, au cours des siècles, va à la fois se préciser et s'élargir, la description s'étoffer ; les premiers « découvreurs » focalisaient leur regard sur la ville même, sans se soucier de son cadre ou de ses horizons. Ensuite, et la raison n'en est certes pas seulement la croissance de la ville, Le Caire s'étend, se déconcentre, se présente dans un site plus vaste, celui de son cadre historique. Parfois, la ville est un prétexte rapidement traité, la description se fixe ou s'attarde alors sur ce que l'on voit peu, voire pas du tout : les pyramides de Guiza, celles de Saqqara, la ville antique de Memphis. En général, l'évocation des pyramides est sujette au lyrisme teinté de mélancolie.

Le panorama est un espace de lecture de l'histoire de la ville, il permet « d'évoquer les échelles du passé en oubliant les jours et les hommes présents, rendus silencieux et imperceptibles par la distanciation, bus par le paysage comme par un sable

¹³ Michel DE CERTEAU, 1980, p. 140.

altéré »¹⁴. Plus les descriptions se situent dans un passé proche et plus elles intègrent un passé lointain, présenté selon les découpages de la chronologie historique classique (périodes antique, chrétienne, islamique, moderne et contemporaine). Ces descriptions privilégient cependant les vestiges ou les sites du temps le plus idéalisé au moment de la rédaction. La plupart des témoignages sont élaborés selon un schéma qui va du présent vers le passé, du proche sur lequel on baisse les yeux — la ville contemporaine — au plus lointain vers lequel on lève le regard — les sites antiques. Les pyramides ne sont « découvertes » que tardivement, les premiers voyageurs s'abstenaient d'en faire mention. À l'époque, leur présence n'authentifiait pas la ville, elles n'étaient pas associées à la cité ; avant l'avènement de l'Égyptologie leur visibilité était moindre.

Après l'expédition d'Égypte, et surtout à partir de la parution de la *Description*, (le premier tome est publié en 1809), l'Europe est saisie d'engouement pour les antiquités égyptiennes. Les Pyramides deviennent des « thèmes », le Sphinx — absolument invisible depuis la Citadelle —, est alors décrit par Chateaubriand¹⁵, qui distingue parfaitement ses traits.

C'est à l'occasion de la fête du retour des pèlerins de La Mecque que Nerval rend compte du paysage vu depuis la Citadelle, un choix qui ne semble pas lié au hasard. A son arrivée comme à son départ du Caire, Nerval assiste à des célébrations et ce thème est récurrent dans son *Voyage en Orient*¹⁶. Cette occasion lui permet de formuler une relation entre le spectacle en cours et l'imaginaire lié à l'Antiquité, le sphinx est d'ailleurs évoqué.

« La ville occupe devant vous tout l'horizon qui se termine aux verts ombrages de Choubrah ; à droite, c'est toujours la longue cité des tombeaux musulmans, la campagne d'Héliopolis et la vaste plaine du désert arabe interrompue par la chaîne du Mokattam ; à gauche, le cours du Nil aux eaux rougeâtres, avec sa

¹⁴ Julien GRACQ, cité par Roger BRUNET in *Géographie universelle*, 1990, p. 240.

¹⁵ François-René DE CHATEAUBRIAND, 1806.

¹⁶ Cf. Michel Jeanneret, « Introduction » au *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval.

maigre bordure de dattiers et de sycomores. [...] Au-delà, enfin, les pyramides, posées sur les derniers versants de la chaîne lybique, et vers le sud encore, à Saccarah, d'autres pyramides entremêlées d'hypogées ; plus loin, la forêt de palmiers qui couvre les ruines de Memphis, et sur la rive opposée du fleuve, en revenant vers la ville, le vieux Caire, bâti par Amrou à la place de l'ancienne Babylone d'Egypte, à moitié caché par les arches d'un immense aqueduc, au pied duquel s'ouvre le Calish, qui côtoie la plaine des tombeaux de Karafeh. Voilà l'immense panorama qu'animait l'aspect d'un peuple en fête fourmillant sur les places et parmi les campagnes voisines. [...] des milliers de canges traçaient des réseaux argentés comme aux fêtes des Ptolémées. Il faut redescendre, il faut détourner ses regards de cette antiquité muette, dont un sphinx, à demi disparu dans les sables, garde les secrets éternels ; voyons si les splendeurs et les croyances de l'islam repeupleront suffisamment la double solitude du désert et des tombes, ou s'il faut pleurer encore sur un poétique passé qui s'en va. » (Gérard DE NERVAL, 1843, pp. 229-230).

À la même époque, dans un texte poétique souvent cité depuis, Gobineau évoque, à son tour, le charme d'un paysage idéal qui n'est pas sans rappeler celui dépeint par Coppin, même s'il ne s'agit plus désormais de déprécier Le Caire par rapport à Paris :

« On aperçoit, d'abord, à ses pieds, une vaste place et de l'autre côté, en face, la mosquée de Hassan, puis à droite et à gauche, l'étendue de la ville, baignée de milliers de rues, semée de mosquées et de grands bâtiments, et en cent endroits fleurie par des bouquets d'arbres et de jardins. Ce n'est pas gai, ce n'est pas bizarre, ce n'est pas majestueux comme on l'entend d'ordinaire, c'est-à-dire que toute symétrie est absente ; mais c'est grand, c'est vaste, plein d'air, de vie, de chaleur, de liberté, et partant, de beauté. Rien n'est tiré au cordeau ; mais à défaut de régularité, l'aspect général est sérieux et noble, quoique varié, et la puissance y respire. L'antiquité n'a pas créé cela, mais des époques déjà vieilles, et où croyance et pensée, courage, tristesse, énergie non plus, ne manquaient pas. » (Arthur DE GOBINEAU, 1855, pp. 41-42.)

Intégré au récit de voyage, dont le genre s'est formalisé, la description du paysage urbain devient un élément obligé de cet exercice littéraire et stylistique. En haut du minaret d'une mosquée dont il ne connaît pas le nom (peut-être dans le cimetière des

Califes ?), Gustave Flaubert regarde d'abord à droite : le désert ; en face : les pyramides ; un coup d'œil en bas : les hommes sont petits ; en l'air : le ciel est bleu... Et il redescend, sa tâche accomplie, oublieux du Caire, mais libéré de l'exercice incontournable, du rituel panoramique.

C'est sur le mode de la composition picturale que Charles des Perrières brosse son commentaire, en ressort une trame à grands traits, déclinée en touches de couleurs franches, une toile orientaliste :

« Devant le palais, un coup-d'œil superbe s'offre à nos yeux ; Le Caire est là, à nos pieds ; la ville immense se présente comme une forêt de coupôles, de flèches, de monuments arabes, de vastes constructions dont il ne reste que des colonnes à moitié brisées ; ça et là, des murs bariolés transversalement de blanc et de rouge nous sautent aux yeux ; puis, le Nil avec ses eaux jaunâtres [...] » (Charles DES PERRIERES, 1873, p. 49).

Un paysage idéal

« L'immense texturologie qu'on a sous les yeux est-elle autre chose qu'une représentation, un artefact optique ? C'est l'analogie du fac-similé que produisent, par une projection qui est une sorte de mise à distance, l'aménageur de l'espace, l'urbaniste ou le cartographe. La ville-panorama est un simulacre « théorique » (c'est-à-dire visuel), en somme un tableau, qui a pour condition de possibilité un oubli et une méconnaissance des pratiques. » (Michel DE CERTEAU, 1980, p. 141).

À la synthèse des témoignages, Le Caire s'avère, vu d'en haut, une ville dense, compacte, étonnamment peu différenciée, nimbée d'une uniformité factice. La ville est « hérissée » (le terme est récurrent) d'innombrables minarets, qui donnent la forme générale d'une silhouette rythmée par l'association de ces contrastes morphologiques. Dans ces portraits, lieux et monuments ne sont presque jamais détaillés ni même identifiés, sauf ceux du premier plan, très proche, où la mosquée du Sultan Hasan est

invariablement présentée, tantôt vivement colorée¹⁷, tantôt sombre¹⁸. Au-delà de ce plan très net, le paysage devient aussitôt flou et homogène. Le cadre du paysage urbain est précis, sa structure déterminée par le Muqattam, les Pyramides, le Nil, le désert, les champs. Au sein de la ville, présentée comme monolithique — peut-être faute de reliefs —, n'émerge ou ne se distingue aucun monument, aucun lieu ni quartier, hormis la distinction entre les deux rives du Nil et les îles, dont celle de Roda, invariablement « riante ». Pourtant, depuis la Citadelle, il est possible d'en identifier un grand nombre, de suivre des tracés, de repérer des mosquées, etc.

C'est une autre ville, celle que l'on voit d'en haut, à un autre niveau. Si depuis la rue les mosquées sont massives, imposantes d'aspect, seuls leurs minarets fins, élancés et ouvragés se découpent dans le ciel, comme détachés de leurs assises. Cette impression générale suggère une ville sujette à une harmonie d'ensemble qui, selon les mêmes auteurs, lui fait défaut dans le détail. Par l'effet de la distance, les hommes et leurs tourments disparaissent ; la ville devient un paysage artificiel mais paradoxalement presque « naturel », les métaphores et images utilisées sont explicitement empruntées à ce registre (forêt, océan, glaise, torrent, etc.). Ainsi sont mis à jour un style, une tonalité, une forme, une coloration, des caractères.

Le belvédère, un point de fuite

« Je voudrais avoir vécu au temps des *vrais* voyages, quand s'offrait dans toute sa splendeur un spectacle non encore gâché, contaminé et maudit ; n'avoir pas franchi cette enceinte moi-même, mais comme Bernier, Tavernier, Manucci... Une fois entamé, le jeu de conjectures n'a plus de fin. Quand fallait-il voir l'Inde, à quelle époque l'étude des sauvages brésiliens pouvait-elle apporter la satisfaction la plus pure, les faire connaître sous la forme la moins altérée ? Eût-il mieux valu arriver à Rio au XVIII^e siècle avec Bougainville, ou au XVI^e avec Léry et Thévet ? » (Claude LÉVI-STRAUSS, 1955, p. 43).

¹⁷ Selon Gérard DE NERVAL, 1843.

¹⁸ Selon Gabriel CHARMEZ, 1889.

Au fil du temps, la terrasse de la Citadelle devient le lieu où l'on recherche l'image, de plus en plus atténuée, d'un Caire idéalisé et désincarné, d'où l'on échappe à la réalité de la ville, au temps présent ; là c'est l'imaginaire urbain qui s'exprime.

« Tout ce qu'on espérait, tout ce qu'on avait imaginé est dépassé en cette minute. C'est la Cité de Rêve qu'on entrevoit confusément à travers les récits merveilleux des conteurs arabes. On ne peut plus s'en aller, on voudrait fixer à jamais au fond de sa mémoire ce profil de cité rose et bleue, qui se découpe en arêtes lumineuses sur le poudrolement vermeil de l'espace ». (Louis BERTRAND, 1910, p. 1015).

On ne peut savoir quand ce paysage devenu illusoire a été composé, ni même comment s'est élaborée son invention. Le Caire est peut-être devenu l'archétype de la ville orientale, alanguie et lascive, celle des *Mille et une nuits*, dont la traduction par Galland, à partir de 1703, eut un immense succès.

« La voilà couchée à nos pieds comme une sultane, entre le désert et les bords verdoyants du Nil, la reine des cités arabes, El Kahirêh, la victorieuse. Au premier plan, la place Roumélièh dresse la superbe façade de la mosquée Sultan Hassan, basanée comme un visage de Bédouin ». (Edouard SCHURÉ, 1898, p 51).

Pour se conformer à une représentation exotique, orientale et séduisante, les récits se font de plus en plus imagés et suggestifs. Du XIX^e siècle à nos jours, les descriptions se contredisent, ignorent des séquences entières du panorama, mêlent ce que l'on voit à ce que l'on voyait auparavant ; la relation se trouble du fait de l'accentuation inexorable et constante du décalage entre Le Caire et sa représentation stéréotypée. Le paysage, une fois structuré, se fige dans l'illusion, les distorsions sont manifestes.

Ainsi, Charles Didier, comme hypnotisé, décrit une ville mélancolique, aussi vaste que muette, de laquelle ne filtre aucun bruit, comme si les cimetières, les tombes et le désert qui l'entourent l'avaient étouffée. Les sons qui se surimposent à l'image sont ici assourdis, l'effet qui en résulte est une accentuation de la force du paysage :

« On a sous ses pieds l'immense ville du Caire, hérissée de ses coupoles, de ses minarets, et enveloppée de ses mornes cimetières comme d'une ceinture mortuaire. Bien différentes des villes d'Europe toujours si bruyantes même à distance, les villes d'Orient, même de près sont silencieuses : pas un bruit, pas un bruissement humain ne montait à moi du sein des innombrables rues pourtant si populeuses, et cette cité de trois cent mille âmes était aussi muette que les tombes qui l'entourent. » (Charles DIDIER, 1853, p. 23).

Quelques années après, Gabriel Charmes révèle par contre une cité vivante, désordonnée, bruissante, de laquelle émanent une luminosité et un brouhaha intenses.

« Mais ce qui saisit l'œil par dessus tout c'est la ville même du Caire étalée avec grâce sur le premier plan : la sombre et colossale mosquée du Sultan Hassan se détache d'abord sur le fond multicolore des maisons, des palais et des mosquées ; au delà, c'est une forêt, un fouillis indescriptible de constructions dont les colorations ardentes éblouissent le regard. Un murmure incessant s'élève des rues et des places du Caire. » (Gabriel CHARMES, 1889, p. 76).

Dans la *Nouvelle géographie universelle*, le commentaire dont la capitale est assortie reprend, en une courte synthèse, les thèmes classiques et conventionnels des minarets, de la gaieté et des couleurs cairotes. Le panorama est exposé en quelques lignes didactiques, que l'on peut rédiger les « yeux fermés », sans même le connaître.

« Du haut de cette butte, flanquée de murs de soutènement, on a toute la ville à ses pieds, avec ses minarets et ses coupoles, ses édifices bariolés, ses jardins et ses arbres. Autour de cette ville aux couleurs joyeuses, d'où montent d'incessantes clameurs, s'étend la plaine grise et silencieuse que surveillent au loin les pyramides. » (Élysée RECLUS, 1885, p. 574).

Quant aux panoramas proposés par les guides de voyage, ils se doivent de fournir plus d'indications, de repères et d'informations que ceux des écrivains-voyageurs ; même s'ils insistent essentiellement sur des lieux ou monuments susceptibles d'éveiller un intérêt touristique, ils donnent cependant un aperçu plus réaliste de l'étendue de la ville et de ses transformations au cours du XIX^e siècle. Des extraits sélectionnés dans

deux éditions d'un même guide nous montrent ainsi l'évolution du paysage urbain lorsque la ville nouvelle d'Ismaïl¹⁹ prend forme :

« Devant soi, immédiatement à ses pieds, est la place Roumaïlah, avec la mosquée du Sultan Hassan ; derrière celle-ci l'ancien harem d'Abbas-Pacha, un peu plus loin à gauche est la mosquée de Touloun, reconnaissable à son gros minaret ; plus au S., la grande place Karameïdan, bordée de casernes ; au delà de ce premier plan, l'immense ville se déploie toute hérissée de minarets. Au milieu de la masse confuse de ses terrasses, les rues n'apparaissent que comme de sombres fissures. De grands palais blancs se montrent à côté des arbres touffus de l'Ezbekieh, qui semble toucher à Boulak. Entre les palmiers des plantations d'Ibrahim Pacha, on aperçoit le palais de ce prince et Kasr-el-Aïny.

(Le grand boulevard Mohammed-Ali fait exception, et guide le regard du côté des grands édifices blancs qui entourent le massif des arbres de l'Ezbékîeh, au dessus desquels le fronton massif du New-Hôtel fait une saillie désagréable. Les édifices à l'européenne du quartier Ismaïlyèh, qui ont remplacé les dômes touffus des palmiers qui couvraient autrefois les plantations d'Ibrahim-Pacha, s'étendent vers Boulaq et vers le Nil ; à gauche, du côté du fleuve que l'on ne peut voir, on aperçoit le palais de Kasr-el-Nil, le palais de Kasr-el-Doubarah, le palais d'Ibrahim-Pacha, le Kasr-el-Aïn). » (*Itinéraire de l'Orient, Guide Joanne*, 1861, p. 980, et 1888, p. 311, le passage entre parenthèses a été rajouté pour cette dernière édition)²⁰.

Pourtant, au fil du temps, dans ces mêmes guides, le texte, d'où tout lyrisme disparaît, va s'amenuiser, les précisions descriptives se font austères, schématiques. Dans le *Guide bleu* de 1956, le panorama est un résumé, expédié en quelques phrases indicatives où le choix des mots (« derrière », « au-delà », « plus loin ») donne l'impression d'un paysage fuyant :

« L'attrait principal de la citadelle est l'immense panorama que l'on y découvre de l'esplanade supérieure ou des terrasses du palais. Derrière le premier plan, formé

¹⁹ Un vaste ensemble de quartiers érigés selon des modèles urbains européens voit le jour au Caire à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, sous le règne du souverain Ismaïl, lequel souhaitait moderniser la capitale égyptienne.

²⁰ Le début du texte est commun aux deux éditions, les phrases entre parenthèses sont celles qui ont disparu de celle de 1888, le paragraphe souligné a été rajouté. La promenade visuelle commune aux deux ouvrages continue ensuite vers les rives du Nil, le Delta puis les Pyramides.

par la place Salah el-Dîn et les mosquées dont celle du Sultan Hasan est la plus en vue, l'immense ville se déploie, toute hérissée de minarets. Au-delà des édifices à l'euro péenne et la verdure des jardins du quartier Ismaïlièh qui masquent le cours du Nil, on aperçoit Guizèh ; plus loin, les pyramides de Guizèh, d'Abousir et de Sakkarah. » (*Égypte, Guide Bleu*, 1956, p. 124).

Les historiens aussi sont sujets à omissions sélectives, dans son *Histoire du Caire*, Stanley Lane-Poole déplore les récentes transformations de la ville, en particulier la percée du boulevard Muhammad 'Ali dans la ville ancienne. En préface à son ouvrage, il postule que Le Caire est une ville dont les caractéristiques sont médiévales, et, lorsqu'il observe le panorama, vingt ans après la description du *Guide Joanne*, la nouvelle ville n'a toujours pas d'existence ; Le Caire, vu de loin, redevient orientalo-médiéval.

« Lorsque l'on se tient sur les remparts, les éclatants contrastes s'évanouissent et la note discordante disparaît. Toute l'étendue que l'on a sous les yeux est orientale. Les touches européennes sont, à cette distance, trop faibles pour gâter le ton purement oriental. [...] Là on perçoit pour la première fois Le Caire comme une ville du Moyen-Age, et plus encore, comme une cité dont l'héritage vient de l'aube de l'histoire. » (Stanley LANE-POOLE, 1902, p. 31).

« Si l'on regarde bien, quel délabrement, quel amas de ruines dans cette ville encore un peu féérique, battue ce soir par les rafales d'hiver ! Les dômes, les saints tombeaux, les minarets, les terrasses, tout est croulant, tout va mourir. Mais là-bas, très au loin, près de cette traînée d'argent qui passe dans les plaines et qui est le vieux Nil, les temps nouveaux s'indiquent par des cheminées d'usines, effrontément hautes, enlaidissant tout et lançant au milieu du crépuscule d'épaisses fumées noires. » Pierre LOTI, 1908, *La mort de Philae*, p. 998.

Un temps s'achève, une nouvelle ère d'urbanisation voit le jour, mais rares sont ceux qui l'avouent et l'expriment. Le Caire est en mutation, se dédouble, la ville neuve est définitivement implantée, mais on ne peut encore accepter que ces nouvelles formes fassent définitivement partie de la cité ; là n'est pas la « vraie » ville. Tout ce qui témoigne de la modernité est occulté ou évoqué brièvement, avec condescendance,

agacement, voire dégoût. Le « véritable Caire » est tout entier contenu dans son centre ancien, à l'exclusion des autres quartiers qui ne représentent rien, qui n'ont encore aucun sens dans la cité.

« La vraie ville que le regard aborde enfin, il ne faut pas l'observer longtemps pour voir où bat son cœur. Ce n'est pas aux rives du Nil, que l'on repère à des traînées miroitantes sur l'horizon : les grandes bâtisses modernes y sont encore trop clairsemées. [...] Mais d'où nous sommes, on devine tout de suite, en avant et à droite de la forteresse de Saladin, un point autour duquel, limaille attirée par un aimant, les terrasses se rapprochent plus étroitement qu'ailleurs et se soudent jusqu'à former une véritable armure d'où s'élancent avec frénésie les minarets. [...] C'est là, dans la vieille enceinte fatimide qu'il faut chercher les secrets d'une vitalité toujours prodigieuse. » (Fernand LEPRETTE, 1939, p. 149).

La fin d'un genre, condamnation et disparition du panorama

Au premier plan d'un paysage qui relève plus de la connaissance et du savoir que de la réalité visuelle, Gaston Wiet, au milieu des années 60, présente longuement la mosquée du sultan Hasan, alors que celle d'al-Rifa'i, qui la jouxte et dont les proportions sont tout aussi importantes, n'est pas mentionnée. C'est certainement à sa moindre qualité architecturale et à sa postériorité que ce monument doit son invisibilité. Ce texte d'un ton enthousiaste, rédigé dans un curieux style peu respectueux de la concordance des temps, permet par quelques tours de passe-passe (les minarets évoqués au présent et les palmiers à l'imparfait), d'insérer des éléments de la description de Coppin, vieille déjà de trois siècles. On peut difficilement isoler ce qui est vu de ce qui était vu auparavant. En retranchant les éléments nouveaux et en ajoutant ceux disparus, le panorama est recomposé par une opération combinant additions et soustractions.

Wiet cite différents voyageurs, recommande la lecture de Gobineau, son propre texte s'apparente plus à une recension de ce que ses prédécesseurs ont vu qu'à une présentation du Caire tel qu'il lui apparaît. Les siècles ont glissé sur la ville sans en affecter ni la silhouette ni le caractère, mais malgré l'érudition de l'auteur, ce panorama

est devenu illusoire, on devine la supercherie, annonciatrice du déclin de ce type d'exercice.

« Au premier plan, le collègue du sultan Hassan tranche hardiment, colosse de pierre dont l'envergure est mise en valeur par l'amas des maisons qui s'étalent à l'infini. [...] La splendeur du panorama est augmentée par le nombre incalculable des coupoles et des minarets, qui rompent agréablement l'uniformité d'une ville dont tous les toits étaient naguère en terrasses. Les anciens voyageurs ont vanté l'agrément causé par la multitude des tours des mosquées blanchies qui ont chacune trois ou quatre rangs de balustres, qui sont comme entrelacées avec le beau vert des palmiers fort haut qui se trouvaient dans les différents jardins de la ville. » (Gaston WIET, 1966, pp. 25-26).

À l'instar de Wiet, qui utilise le terme ancien de tours pour minarets, Volkoff préfère les appellations de maison et de mesure à celle d'immeuble, infiniment moins poétique mais pourtant plus conforme à l'aspect du Caire des années 1970, qu'il choisit d'éluder. L'utilisation d'un vocabulaire suranné, accentuée de quelques omissions, suggère au lecteur l'impression d'une cité vague et suspendue entre des âges indéterminés ; à force de subterfuges, elle parvient à se défaire du présent.

« [...] Ces milliers de rues et de venelles qui se croisent, se fuient, se rapprochent et s'enchevêtrent apparaissent les unes vides et silencieuses comme les sentiers d'un cimetière, les autres bruyantes et animées par une foule impétueuse et rétive comme un torrent de montagne. [...] Tout ici miroite et chatoie, et la mesure la plus insignifiante prend un air de fête. » (Oleg V. VOLKOFF, 1971, p. 12).

Pourtant, comme l'écrit Claude Lévi-Strauss, confronté, en d'autres lieux, à une situation similaire : « dans quelques centaines d'années, en ce même lieu, un autre voyageur, aussi désespéré que moi, pleurera la disparition de ce que j'aurais pu voir et qui m'a échappé. Victime d'une double infirmité, tout ce que j'aperçois me blesse et je me reproche sans relâche de ne pas regarder assez »²¹.

²¹ Claude LÉVI-STRAUSS, 1955, p. 43.

L'on peut également, comme Simone Lacouture, depuis le Muqattam, voir « Le Caire, Masr, l'Égypte tout entière, microcosme de ce pays fait d'eau, de désert, de verdure, de pyramides et de mosquées... » On retrouve, dans sa présentation, tous les éléments constitutifs du pays ; ce qui justifie son choix de ne voir de la ville que ses mosquées. De fait, Le Caire symbolise également l'Égypte, résume sa géographie particulière : le désert, la vallée, le Nil.

« À toute heure, un poudroiement d'or et de sable, de soleil et de vent noie l'immense paysage. Au loin un filet brillant : le Nil, et la ligne des pyramides qui se profilent à l'horizon. Ville immense hérissée de ses cinq cents mosquées. Tours massives, minarets à bulbes, elles ponctuent de leur splendeur les quartiers les plus misérables. » (Simone LACOUTURE, 1962, p. 74).

Pourtant, lorsque l'on regarde aujourd'hui la ville en face, à l'instar d'André Raymond à la fin de son ouvrage consacré à l'histoire de cette capitale, force est de constater que :

« De la Citadelle, Gobineau verrait aujourd'hui plus d'immeubles modernes que de minarets, et, dans l'arrière-plan du panorama qu'il décrivait, les tours du Caire contemporain haussent leurs fronts orgueilleux le long du Nil. » (André RAYMOND, 1993, p. 370).

La nostalgie sert de filtre à l'impression générale et de tamis aux éléments nouveaux, perçus comme anachroniques ; elle est aussi la médiation entre un Caire disparu, ou seulement imaginé et la réalité contemporaine. Le paysage doit être déconstruit et réinventé. Les constructions nouvelles, en rangs serrés, affleurent jusqu'à la Citadelle ; la ville s'est agrandie, transformée, de là est-on encore assuré de lui échapper ? Aujourd'hui, on ne voit plus guère de jardins ni de groupes de palmiers. La couleur générale de la ville n'est pas chatoyante, plutôt terne sans les effets de la lumière, elle s'apparente à un jaune ocré, uniformément poussiéreux, piqueté par le vert olive des innombrables volets. Il y a toujours autant de minarets, mais ils ne règnent plus en maîtres du ciel ; rattrapés par d'autres constructions, leurs formes élancées

alternent avec celles, cubiques, des immeubles. Au sud, on identifie Helwan sous le nuage gris de ses cimenteries ; en face, les pyramides, même celles de Guiza, ne sont pas tous les jours visibles dans un ciel pur, mais l'on peut toujours suivre avec précision le cours du Nil, puisque c'est le long du fleuve que se tiennent les tours les plus hautes.

Peut-être est-ce pour toutes ces raisons que ce panorama est aujourd'hui désuet, suranné. Désormais trop décalé de la structure et de l'image d'un idéal de ville, absent des dernières éditions des guides de voyage, inusité des reportages de magazines, disparu des *Géographies universelles* du XX^e siècle, le commentaire du paysage depuis la Citadelle est apparemment révolu et le genre obsolète.

La description du panorama de ville est un exercice littéraire qui sublime l'objet même de l'inspiration et relève d'un genre codifié. Elle permet d'évoquer la ville dont on a rêvé, que l'on a imaginée. Celle que l'on voit enfin n'est souvent qu'un prétexte. Cette synthèse de quatre siècles de panoramas cairotes nous montre un paysage comme frappé d'invariabilité, plus rédigé que lu, plus récité que vu.

Pourtant, le panorama urbain séduit toujours, et les Cairotes se pressent au dernier étage de la Tour du Caire, sur l'île de Zamalek. Du belvédère de cette construction cylindrique, un des premiers symboles du Caire moderne, érigée en 1961, ce sont les expressions de la ville contemporaine qui s'affichent au premier plan.

Depuis la Citadelle, belvédère privilégié, c'est la ville ancienne et ses minarets qui s'imposent au premier plan, qui composent et organisent, aujourd'hui comme autrefois, le paysage cairote. L'image se fait mirage et le paysage, que des permanences et des repères suffisent à identifier, immuable. Ce que le temps a altéré, l'imagination et l'accumulation des connaissances et des récits antérieurs le recompose ; ce que le temps a ajouté, ces mêmes filtres l'estompent. Peu importe sa forme, c'est le caractère de la ville que l'on souhaite embrasser et condenser en un paysage, et ce caractère est souvent

conçu comme préexistant²². La description de ville est un genre narratif aux règles et codes établis, l'essence du récit est imposée. Qu'elle passe par la relation d'un horizon panoramique, d'impressions générales ou de scènes de rue, la relation du Caire privilégie les images inspirées de la ville ancienne, seul espace habilité à lui fournir la tonalité qui la singularise. En dépit — ou à cause ? — des mutations considérables intervenues dans la ville à partir de la fin des années 30, la mégapole contemporaine reste imprégnée des références à son espace originel. Changement d'échelle, d'espace, de temps ; pourtant, la ville glisse sur son image, celle-ci absorbe les distorsions, ne se modifie que peu. La geste ou l'exégèse urbaines relèvent essentiellement de l'intemporel ; l'image de la ville se ponctue d'ajouts mais se perpétue dans une relative immuabilité, Le Caire est, de cette manière, une ville éternelle et mythique, le modèle de la ville orientale.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNAUD Jean-Luc, 1991, « La citadelle du Caire, un corpus iconographique particulier », *Images d'Égypte. De la fresque à la bande dessinée*, Le Caire, CEDEJ, pp. 291-299.
- BELON DU MANS Pierre, *Le Voyage en Égypte de Pierre Belon du Mans*, 1547, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1970.
- BERCHET Jean-Claude, 1985, *Le voyage en Orient. Anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIXe siècle*, Robert Laffont, coll. Bouquins.
- BERTRAND Louis, 1910, *Le Mirage oriental*, Librairie académique Perrin.
- BROWN Edward, *Le Voyage en Égypte. 1673-1674*, trad. de l'anglais par Marie-Thérèse Bréant, avant-propos, notes et index de Serge Sauneron, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1974.
- CHARMES Gabriel, 1880, *Cinq mois au Caire et dans la Basse-Égypte*, Paris, G. Charpentier.
- COPPIN Jean, *Les Voyages en Égypte. 1638-1646*, prés. et notes de Serge Sauneron, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1971.
- DE CERTEAU Michel, 1980, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio, 1990.
- DE CHATEAUBRIAND René-François, 1806, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Julliard, 1964.
- DE GOBINEAU Arthur, 1855, *Trois ans en Asie*, Paris, coll. Pléiade, 1983.
- DE MONCONYS Balthasar, 1665, *Le voyage en Égypte de Balthasar de Monconys. 1646-1647*, présentation et notes d'Henry Amer, Le Caire, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1973.
- DE NERVAL Gérard, 1851, *Voyage en Orient. I*, Paris, GF-Flammarion, 1980.
- DES PERRIÈRES Carles, 1873, *Un Parisien au Caire*, Le Caire, Librairie Nouvelle, Ebner & Cie.

²² Cf. Ulf HANNERZ, 1980

- DEPAULE Jean-Charles, 1994, « Deux regards, deux traditions : l'espace domestique perçu par les auteurs anglais et français au Levant » in *Les villes dans l'empire ottoman : activités et sociétés*. T. II, sous la dir. de D. Panzac, CNRS-IREMAM, pp. 189-228.
- DIDIER Charles, 1860, *Les nuits du Caire*, Paris, Hachette.
- DOPP Pierre-Herman, 1950, « Le Caire vu par les voyageurs occidentaux du Moyen Âge », *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Égypte*, vol. XXIII, Fasc. 3-4, Le Caire, IFAO, pp. 117-149.
- Égypte, Guides bleus*, Paris, Hachette, 1956 et 1986.
- Égypte*, Guides Gallimard, éd. Nouveaux loisirs, Paris, 1994.
- Égypte, Israël, Yémen, Jordanie. Le guide du routard*, Paris, Hachette, 1993 et 1996.
- FLAUBERT Gustave, *Voyage en Égypte*, (oct. 1849-juillet 1850), éd. Entente, coll. Impressions de voyage, 1986.
- ISAMBERT Émile, 1888, *Itinéraire de l'orient. (Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinai)*, Paris, Hachette, coll. des Guides Joanne.
- L'Égypte*, Paris, Larousse, coll. Monde et voyage, 1975, révisé en 1984.
- HANNERZ Ulf, 1980, *Explorer la ville*, trad. et prés. d'Isaac Joseph, Paris, éd. de Minuit, Le sens commun, 1983.
- LACOUTURE Simone, 1962, *Égypte*, Paris, éd. du Seuil, coll. Petite planète, éd. mise à jour en 1984.
- LANE Edward William, 1836, *Manners and Customs of the Modern Egyptians*, Londres, East-West Publications, 1989, quatrième éd.
- LANE-POOLE Stanley, 1902, *The Story of Cairo*, Wiesbaden, Kraus, 1971.
- LENOIR Paul, 1872, *Le Fayoum, le Sinäi et Pétra*, Paris, Plon.
- LEPRETTE Fernand, 1939, *Égypte terre du Nil*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1955, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, Terre humaine, 1995.
- LOTI Pierre, 1908, *La mort de Philae*, Paris, Calmann-Lévy.
- MARTIN Maurice, 1991, « Aux débuts de la description moderne de l'Égypte », *D'un orient l'autre*, vol.1, *Configurations*, Paris, CNRS, pp. 343-350.
- MORAND Paul, 1930, *New-York*, Paris, Flammarion, 1988.
- MORISON Anthoine, 1704, *Le Voyage en Égypte d'Anthoine Morison. 1697*, prés. et notes de Georges Goyon, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1976.
- PALERNE, (FORESIEN), J. *Le Voyage en Égypte. 1581*, prés. et notes de Serge Sauneron. IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1971.
- RAYMOND André, 1993, *Le Caire*, Paris, Fayard.
- RECLUS Elisée, 1885, *Nouvelle Géographie universelle. La terre et les hommes*, T. X : *L'Afrique septentrionale. Première partie : Bassin du Nil*, Paris, Hachette.
- SCHURE Edouard, 1898, *Les Sanctuaires d'Orient*, Librairie académique Perrin.
- STOCHOVE Vincent, 1643, *Voyage en Égypte de Vincent Stochove.1631*, prés. et notes de Baudouin van de Walle, IFAO, coll. des Voyageurs occidentaux en Égypte, 1975.
- THEVENOT Jean, *Voyage du Levant*, Paris, Maspéro-La Découverte, 1980.
- VOLKOFF Oleg V., 1971, *Le Caire 969-1969. Histoire de la ville des mille et une nuits*, Le Caire, IFAO.
- WIET Gaston, 1966, *Les mosquées du Caire*, Les livres de France-Hachette.

WIET Gaston, 1969, « Fêtes et jeux au Caire », *Annales Islamologiques* T. VIII, Le Caire, IFAO, pp. 99-128.

YERASIMOS Stéphane, 1985, « La démesure insouciante », *Le Caire. Autrement*, Hors série n° 12, Paris, éd. Autrement, pp. 58-65.

YERASIMOS Stéphane, 1991, « Les voyageurs du XVIème siècle en Égypte ottomane (1517-1600) : Essai de typologie », *D'un orient l'autre*, vol.1, *Configurations*, Paris, CNRS, pp. 301-315.